A black and white close-up photograph of Robert Clergerie. He is looking down and to the right with a slight smile, his hand resting against his face. He is wearing a checkered shirt. The lighting is dramatic, highlighting the texture of his skin and the details of his hand.

Camille Sayart

# Robert Clergerie

L'homme qui chaussait  
les femmes

LE PARCOURS HORS DU COMMUN  
D'UN CRÉATEUR ENTREPRENEUR

ALISIO

# Robert Clergerie

## L'homme qui chaussait les femmes

« Cherchons cadre forte pointure... » Pour Robert Clergerie, tout commence lorsqu'il répond à cette annonce du groupe Charles Jourdan, célèbre fabricant de chaussures féminines. Dix ans plus tard, en 1981, il fonde sa propre marque et rencontre un succès immédiat en France et aux États-Unis. Magnifiant le derby pour femmes, il chausse les plus grandes : Lauren Bacall, Madonna ou, plus récemment, Michelle Obama.

Ce livre dresse le portrait d'un fils d'épiciers dont le père savait à peine lire, d'un travailleur acharné qui ne se laissa guider que par son instinct et son indéfectible foi en l'homme, d'un patron qui mita ses deniers personnels dans le redressement de son usine de Romans-sur-Isère et la préservation de ses 250 emplois.

Créateur visionnaire, artisan d'excellence, chef d'entreprise apprécié, Robert Clergerie incarne autant un savoir-faire inestimable qu'un sens aigu des affaires... et de l'humain.

Journaliste indépendante, prix Pascale Gérin 2006 du *Parisien-Aujourd'hui en France*, **Camille Sayat** devait initialement recueillir les mémoires de Robert Clergerie à des fins privées. Dès les premiers entretiens, il devint évident que son récit méritait de sortir du cercle familial...

ISBN 979-10-92928-67-9



18 euros  
Prix TTC France

photographie : © Maria Espeus  
design : Élisabeth Chardin

A L I S I O

RAYON LIBRAIRIE : BIOGRAPHIE

Camille Sayart

ROBERT  
CLERGERIE

*L'homme qui chaussait les femmes*

Λ L I S I O



# SOMMAIRE

Avant-propos	11
Prologue	19
CHAPITRE 1 - S'échapper	23
CHAPITRE 2 - Cherchons cadre forte pointure	49
CHAPITRE 3 - De la galère à la gloire	75
CHAPITRE 4 - Le rêve américain du Monsieur de la chaussure française	95
CHAPITRE 5 - Quand tout va bien, on ne voit pas ce qui va mal	121
CHAPITRE 6 - Sa plus grande fierté	147
Épilogue	181
Remerciements	187
Table des matières	189



*« Les préjugés sont la raison des sots.<sup>1</sup> »*

Voltaire

---

1. Cette citation a été choisie par Robert Clergerie. Ce dernier a toujours été sensible aux ravages des préjugés, en particulier de classe.





# AVANT-PROPOS

Mon travail avec Robert Clergerie a commencé un soir de fête, en janvier 2015.

Son fils aîné avait organisé une gigantesque soirée à l'occasion des vingt ans de ses salons Who's Next. Il avait imaginé un thème autour de la saga culte *Retour vers le futur* dont le premier opus était sorti trente ans auparavant. Des centaines de personnes avaient fait le déplacement porte de Versailles, où un hall entier avait été vidé.

C'était une fête ludique, généreuse et bon enfant, comme Xavier Clergerie en avait l'art. Il avait poussé le délire jusqu'à dénicher une réplique en taille réelle de la DeLorean ; je bénissais surtout son idée de prêter aux invités des patins à roulettes, parfaits alliés des introvertis de mon espèce.

Xavier me connaissait par l'intermédiaire de sa nouvelle compagne dont j'étais une amie de longue date. À l'époque, j'étais en train de fonder mon autoentreprise de biographies familiales. Le nom s'était imposé en lisant *Les Vagues* de Virginia Woolf, ma passion littéraire du moment : « Je suis sans peur. Je suis conquérante. Mais mon rêve est un rêve mince. Mon arbre un arbre de papier. »

Mon amie a suggéré à Xavier l'idée d'offrir ce cadeau à son père pour ses quatre-vingt-deux ans.

Ce soir-là, porte de Versailles, il a joué des coudes afin de m'ouvrir un passage dans la foule compacte du carré VIP. Un verre à la main, Robert Clergerie bavardait avec son entourage en prenant appui sur une barrière, peut-être sous l'effet d'une fatigue passagère, d'une légère ivresse, ou de cette fichue douleur au genou.

Monsieur Clergerie séjournait à Paris pour une courte durée. Cette ville l'ennuyait de plus en plus. La plupart de ses déplacements dans la capitale se limitaient à ces grandes fêtes où il avait le plaisir de retrouver sa famille et ses amis.

Xavier a ouvert son bras pour m'introduire à Robert. « C'est Camille ! Qui va écrire ton livre ! » a-t-il à moitié crié dans l'oreille de son père. « Ah, c'est vous ! » a-t-il juste répondu. Nous n'avions aucun a priori l'un sur l'autre, ni positif ni négatif.

La musique vibrait sous nos pieds, l'atmosphère se prêtait davantage à l'agitation qu'à la conversation. Dans le brouhaha ambiant, nous avons convenu d'un rendez-vous au lendemain dans son hôtel, en face de la Comédie-Française. « Mais pas le matin ! » s'est-il empressé de préciser.

Avant même le début de nos entretiens, mon travail commençait déjà ; du moins sa partie immergée, celle qui consiste à capter l'énergie d'un être, l'une des missions de l'écriture étant au final de restituer cette part volatile.

La présence de Robert Clergerie à cette soirée prouvait ainsi qu'il avait gardé le goût des réjouissances collectives, de la folie, des excès malgré les revers des lendemains difficiles.

À quatre-vingt-deux ans...

N'était-ce pas, en soi, le signe d'un caractère peu commun ?

À l'heure dite, j'étais la moins fraîche des deux. Mon personnage principal s'était pourtant couché plus tard, dans un état probablement plus alcoolisé que le mien. À mon grand étonnement, il trouvait encore l'énergie de s'impatienter devant la lenteur du service.

J'attendais de ce premier entretien qu'il résume les grandes lignes de sa vie pour maîtriser la vue d'ensemble. Son débit était vif, sa voix grave, sa répartie autoritaire. Il ne m'a pas fallu longtemps pour classer Robert Clergerie dans la catégorie de ce que les journalistes surnomment un bon client : il s'exprimait de manière concrète, franche, parfois touchante, parfois bouleversante. Ses descriptions, d'une extrême précision, fournissaient un récit clé en main. Je prenais en note et j'enregistrais. Certaines tournures de son cru méritaient une restitution mot pour mot.

L'honnêteté m'oblige à reconnaître que le nom des chaussures Clergerie m'était à l'origine totalement inconnu. La mode en général m'apparaissait comme un continent très lointain. « Clergerie ? Ah oui, je connais ! » avait en revanche réagi ma mère, ainsi que plusieurs copines de ma génération dotées d'une culture en la matière.

Qu'importe, ma formation et mon expérience de journaliste m'avaient appris qu'aborder un nouveau sujet en toute naïveté offre à peu près la même dose d'avantages que d'inconvénients. D'autant qu'au début du projet, ma mission se limitait à celle d'un porte-plume. Je n'avais qu'à guider les entretiens, enregistrer les souvenirs, rénover les mémoires dont Robert avait déjà commencé la rédaction ; structurer l'ouvrage et manier les mots jusqu'à ce qu'ils atteignent, si possible, le point de vérité ; en somme procéder comme je procèderais avec n'importe quel client.

Notre collaboration a suivi son cours au téléphone. Petit à petit, au fil des entretiens que j'enrichissais de recherches sur Internet, une idée pointait avec une netteté grandissante : ce témoignage avait une valeur documentaire. Il était digne de sortir du cercle familial.

« Ah bon, vous croyez que ça peut intéresser les gens ? » a répondu Robert Clergerie.

Sa modestie, qu'elle soit feinte ou sincère, l'empêchait d'admettre que son histoire était l'histoire d'un fils d'épiciers dont le père savait à peine lire, d'un patron de PME qui avait lutté inlassablement contre la mort de son usine, d'un amoureux de la chaussure qui défendait l'artisanat local, d'un créateur qui avait vécu le rêve américain.

Même si tout le monde ne rêve pas des États-Unis, il faut au moins la volonté tenace d'un Robert Clergerie pour s'implanter sur cette terre libre et dure, où la moindre erreur menace d'annuler la chance que le Nouveau Monde donne si facilement aux plus motivés.

Au-delà de l'aventure qu'avait été sa vie, il me semblait aussi que son parcours prouvait qu'il est possible, voire moralement nécessaire, qu'une affaire s'épanouisse sans sacrifier le bien-être de ses employés. Vous pouvez créer, vous pouvez diriger votre entreprise sans mépriser les humains qui travaillent sous votre responsabilité. Vous serez moins riches mais vous dormirez mieux.

Robert Clergerie aurait définitivement perdu le sommeil s'il n'avait pas pris la décision de sauver l'usine avec son argent personnel, en 2004. Grâce à son intervention, 250 personnes conservent leur emploi à l'heure actuelle. Aucune obligation légale ne commandait cette action qu'il considère comme sa plus grande fierté. Son choix n'en semblait pas moins obligatoire. Certaines personnes défendent une notion très intime de la justice. Le livre raconte aussi cette histoire...

Au moment où nos entretiens se terminaient – une trentaine en tout –, j'ai pris l'initiative d'organiser un déplacement à Romans-sur-Isère, la capitale de la chaussure. Avec une passion intacte, Robert m'a guidée à travers l'usine en décrivant les étapes de fabrication, en me présentant aux ouvriers et aux ouvrières. « Vous nous manquez, M'sieur Clergerie ! » a lancé l'une d'elles, avec une spontanéité qu'il était difficile d'associer à un mensonge.

J'ai commencé la rédaction à la première personne, en me plaçant dans la tête de mon personnage. Ce point de vue a changé en cours de route lors d'une conversation avec Xavier. De porte-plume, il préférerait que je devienne

la narratrice omnisciente du livre. Robert abondait dans le même sens. Le nombrilisme de la première personne lui déplaisait. Mon travail s'est donc adapté à cette nouvelle donne. Quand le manuscrit fut bouclé, à défaut de contacts dans le milieu de l'édition, je l'ai envoyé par La Poste. Deux années après la soirée à Paris, mes démarches ont abouti à cet ouvrage.

Malgré sa nature très directive, Robert Clergerie a eu l'intelligence de respecter ma nouvelle liberté d'auteur, tant sur le fond que sur la forme. Il a accepté d'être contredit, questionné, mis en doute. Au terme d'un long travail de correction auquel il s'est soumis avec un courage parfois supérieur au mien, nous avons construit d'un commun accord cette reconstitution scrupuleuse de ses souvenirs.







# PROLOGUE

N'oubliez pas, jeune homme...

La mode est éternelle, les modes sont mortelles. Cette formule trotte dans la tête de Robert Clergerie au printemps 2016, tandis qu'il balade son œil d'amoureux de la femme et de la chaussure. Les rues de Paris soufflent alors un message qui toucherait n'importe quel créateur : il est à l'heure. Il était à l'heure dans les années 1980. Il est encore à l'heure trente ans plus tard.

Témoin ému du retour d'un style qui s'apparente au sien, Robert Clergerie balaie mentalement six décennies de mode à travers la chaussure. Il se projette dans les années 1960, règne du petit escarpin à talon Louis XV de cinq centimètres que portait l'actrice Audrey Hepburn dans la plupart de ses films ; dans les années 1970, où les femmes se juchaient sur des socles lourds en accord avec les pantalons « pattes d'eph » ; dans les années 1980, où Clergerie entre dans l'histoire avec sa collection de chaussures plates, un modèle de derbys qu'il adapte au féminin. Au même moment, Yves Saint-Laurent dessine ses premiers smokings pour femmes.

Clergerie se dit aujourd'hui qu'il est l'homme d'un seul style, qu'il ne sait faire que du Clergerie, peut-être pour la simple raison qu'il a toujours cherché la même chose : un dessin architecturé, la qualité, le confort et le bien-être d'un archétype de femme aux antipodes de la poupée Barbie.

Le grand styliste de la chaussure André Perrugia l'avait bien dit en prenant par le bras le débutant qu'était Robert : « N'oubliez pas, jeune homme, la différence entre un vêtement et une chaussure : vous portez le vêtement, tandis que la chaussure vous porte ! » Robert n'a jamais négligé ce précieux conseil.

Revenons au milieu des années 2010. En s'emparant de la tendance du plat, du masculin-féminin et du talon compensé, la jeune femme à la mode ignore qu'elle offre un cadeau à cet homme qui a l'âge de son grand-père. Non qu'il en tire une grande fierté, ce n'est pas son genre ; il se méfie trop des ravages de l'ego. Ce qu'il ressent ? De la satisfaction, ça s'arrête là. « Je n'ai pas été trop mauvais », se dit-il en s'autorisant un modeste sourire intérieur.

Il est bel et bien moderne malgré ses quatre-vingt-trois ans, celui qu'on surnomme le patrimoine vivant de la chaussure, le dernier Monsieur du soulier français, le garant d'un savoir-faire unique... Autant d'étiquettes que Robert Clergerie préfère rejeter, moins par fausse modestie qu'en raison d'une allergie naturelle aux flonflons qui alourdisent les rapports humains.

N'est-ce pas, au fond, l'enjeu de tout ce qu'il a entrepris ? Les rapports humains ? Au-delà de son empreinte sur l'histoire de la mode, sa plus grande fierté n'est-elle pas d'avoir lutté pour conserver l'usine de Romans-sur-Isère ?

Là encore, il marque sa différence. Son humanisme apporte une chaleur qui pourrait faire du bien dans un monde où des calculs froids dictent encore la plupart des décisions. Robert Clergerie a du respect pour l'autre, qu'importe sa position sociale. Il s'attachait d'ailleurs souvent aux gens avec lesquels il travaillait, au point de manquer parfois de discernement. Ce fut sa force et sa faiblesse tout au long de sa vie professionnelle, laquelle fut elle-même ballottée entre son autorité de patron et sa rêverie de créateur.



# CHAPITRE 1

# S'ÉCHAPPER



## UNE ENFANCE LABORIEUSE

Un matin d'été 1943, le cantonnier ouvre les vannes de la rue Fessart, à Boulogne-Billancourt. Les gamins du coin se précipitent pour jouer au bateau. « On fait la course ? » Des papiers pliés et des boîtes d'allumettes glissent le long du trottoir, au fil de l'eau qui afflue dans le caniveau. À chaque fois que le cantonnier déplace sa serpillère, le courant s'inverse et le jeu recommence.

« Robert ! » Émile Clergerie, sur le pas de la porte de l'épicerie familiale, cherche son fils des yeux. Il est dehors, comme d'habitude, avec ses copains, Gérard et Lescouette. « Tu as le sirop de la rue ! » râle parfois sa mère, soucieuse qu'il prenne soin de sa toilette. Andrée coiffe et habille Robert à la mode de l'époque : raie sur le côté, petite chemise, galoches en bois et sempiternelle culotte courte, été comme hiver.

Le petit, d'un tempérament joyeux et hardi, prête volontiers main-forte à la boutique. Il salue ses copains et rejoint son père. « Je vais rue des Pyramides chez le bottier Argens, tu veux venir avec moi ? » Robert acquiesce. Il aide à charger une quantité hors normes de vin mousseux dans le coffre de la Renault NN, un vieux modèle qu'Émile parvient à faire carburer à l'alcool à défaut d'essence.

L'automobile a été fabriquée non loin de l'épicerie familiale, dans les vastes usines du constructeur français. La banlieue ouvrière est encore sous le choc des bombardements alliés qui ont tué des centaines de personnes quelques mois auparavant. Aux premiers hurlements des sirènes, Émile et Andrée ont arraché Robert de son cosy-corner, l'étagère d'angle pleine de livres dans laquelle s'encastre son lit. Il a grogné quelques minutes, le temps de descendre à la cave ; sa mauvaise humeur a disparu à l'instant où il a retrouvé ses copains. Le lendemain matin, les habitants ont eu la stupeur de découvrir la rue Fessart telle qu'ils ne l'avaient jamais vue, noircie par une nappe de fumée qui empestait le pneu brûlé.

Dans l'atelier du bottier Argens, au contraire, de bonnes odeurs de cuir et de colle dilatent délicieusement les narines du garçon. Il n'a que neuf ans, mais il est déjà émerveillé par cet univers dans lequel il baignera toute sa vie, subjugué par des instruments de toutes sortes qui pendent aux murs et cet artisan qui maîtrise l'art subtil de confectonner des souliers sur mesure.



Le père de Robert dépose les dernières caisses de vin mousseux en discutant avec le bottier. « Qu'en pensez-vous ? » demande Argens en montrant le croquis d'une paire de chaussures qu'Émile a commandée pour sa femme : des sandales en chevreau bordeaux, fermées sur le bout et ouvertes à l'arrière, avec un talon d'une hauteur d'environ quarante-cinq millimètres. Robert est loin de se douter que ce dessin l'influencera tout au long de sa vie professionnelle, encore moins qu'il participera bien plus tard au rachat de la collection Argens, depuis exposée au musée de la chaussure de Romans-sur-Isère.

Sur le chemin du retour, Robert ouvre les fenêtres de la NN. L'air caniculaire s'engouffre dans l'habitable. Au moment de traverser la Seine, il repense en rougissant à l'une des rares fois où il a adressé la parole à un soldat allemand. Son père allait s'engager sur le pont de Saint-Cloud lorsqu'une patrouille a stoppé la Renault. Le monsieur en uniforme a ordonné de soulever la bâche. « *Schön !* » les a-t-il félicités en trouvant les fruits. Ils revenaient des Yvelines, plus précisément d'Étang-la-Ville, où la famille possédait un petit bout de terrain, un potager et quelques arbres fruitiers qui offraient un surplus de nourriture non négligeable en ces temps difficiles... L'Allemand s'est alors penché sur le garçon : « Qu'est-ce que tu préférerais ? Que j'emmène ton père ou les fruits ? » Robert a paniqué. « Mon père ! » s'est-il empressé de répondre. Le soldat et le père ont éclaté de rire. La honte de sa vie.

Quelques années plus tard, la présence des nazis n'est plus qu'un mauvais souvenir. Les Clergerie quittent Boulogne pour Levallois-Perret, toujours dans les Hauts-de-Seine. Ils acquièrent une épicerie fine sur l'artère commerçante de la rue du Marché, où s'activent les petits métiers du début des années 1950, du crieur du journal *l'Humanité* au vendeur de cravates dans un grand parapluie...

La nouvelle boutique s'appelle *Au Galant Parrain* et propose des gourmandises de baptême telles que les dragées Avolas, les meilleures du marché. Avec cette montée en gamme, l'ascension d'Émile Clergerie atteint son sommet. La plupart de ses clients sont désormais issus de la petite bourgeoisie en émergence dans cette ville limitrophe de Neuilly-sur-Seine.

La famille emménage dans le trois-pièces au-dessus du magasin. Robert a sa chambre ! À part cette petite joie, rien ne change profondément. Le client passe toujours avant la famille. Le commerce ! Le commerce ! Émile n'a que ce fichu mot à la bouche.

Robert est encore trop jeune pour comprendre que l'obsession de son père n'est que la conséquence de l'extrême misère dans laquelle celui-ci a grandi.

Émile Clergerie est le dernier d'une fratrie de sept enfants que leur mère, prématurément veuve, nourrissait tant bien que mal avec le peu d'argent de ses ménages. À treize ans, dès qu'il en a eu la possibilité, Émile a quitté son village de Corrèze pour tenter sa chance à Paris. On l'a placé dans une

épicerie de l'avenue de Versailles, où il a évolué jusqu'au rang de premier commis. Grâce au prêt de son premier patron, il a ouvert un commerce à Boulogne et emménagé dans un petit appartement près de la porte de Saint-Cloud.

La famille Joulin habitait le même immeuble. La mère travaillait dans une blanchisserie, rue des Martyrs à Paris. Le père, plombier-zingueur de métier, homme intelligent à la vie mouvementée, avait été compagnon du tour de France, blessé au front à la bataille de Gallipoli en Turquie – lors de la Grande Guerre –, puis évacué vers l'Égypte où il avait été trépané. Victime d'étourdissements depuis cette opération, il était tombé du toit d'une église ; il s'en était sorti par miracle avec une jambe brisée.

Andrée, leur fille, est une jeune femme gentille, mince, avec une belle chevelure, bien qu'Émile ait sans doute été moins sensible à ces atouts qu'à la principale raison pour laquelle il semble l'avoir épousée : sa capacité à tenir la caisse de l'épicerie. Oui, en réalité, son père a épousé une caissière ! Voilà ce que Robert se dira en grandissant. Leur mariage était dénué de passion. Sinon un mariage de raison, un mariage de raisonnement...

L'avant-veille de sa naissance, le 18 juillet 1934, Andrée était encore en train de promener son gros ventre dans la boutique. Elle travaillait tellement qu'elle ne produisit pas de lait. Bébé Robert, qui passe ses premiers mois en pouponnière, cherchera ailleurs l'amour que ses parents n'ont pas le temps de lui donner : auprès des deux hommes qui ont compté dans sa vie, son grand-père boiteux et son par-

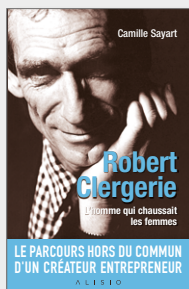
rain, André. Ce dernier offre à Robert son premier stylo, son premier train électrique, sa première montre. Son filleul est le fils qu'il aurait voulu avoir.

De la part de son père, le garçon a compris qu'il ne fallait pas s'attendre à grand-chose, ni cadeaux, ni gestes tendres, ni encouragements. C'en serait presque à se demander s'il n'a pas été mis au monde pour servir de main-d'œuvre à l'épicerie.

Dès qu'il atteint l'âge légal de quatorze ans, Robert se voit en effet imposer l'obligation de travailler au magasin les samedis et les dimanches matin, ainsi que pendant les vacances scolaires. Question de principe ! Ses parents le forment au métier : tirer le vin, emballer le café, remplir les sachets de dragées et de marrons glacés, gérer l'étalage en extérieur. L'hiver, il enfle des mitaines et glisse une planche sous ses pieds pour se protéger du froid glaçant du trottoir. Il guette le chaland la goutte au nez. Une fois par semaine, quel que soit le temps, il enfourche un triporteur afin de livrer des caisses de bouteilles d'alcool chez des clients fortunés. Le luxe, l'atmosphère élégante, les odeurs de cuisine délicates... Le fils d'épicier ressort émerveillé de ces maisons cossues, si éloignées de la sienne.

Chez les Clergerie, de manière générale, on oublie le plaisir. On travaille pendant les vacances. L'épicerie n'est jamais aussi active qu'à la période des fêtes, ces moments privilégiés que les autres familles considèrent comme des occasions de se reposer et de se retrouver. Il assure la fermeture tardive le soir de Noël comme du jour de l'An.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Robert Clergerie**  
Camille Sayart



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

A L I S I O